

où ils ont passé heureux et contents les premières années de leur vie. Ces considérations et bien d'autres qu'il serait trop long d'indiquer, nous ont déterminé à établir dans le séminaire, un cours complet de philosophie. Le cours sera ouvert au mois d'octobre prochain (1852). »

Un peu plus tard, au synode, Mgr de Salinis disait encore à ses prêtres :

« Précédemment, le cours d'études à Saint-Riquier se terminait par la rhétorique. J'ai cru devoir y ajouter le cours de philosophie. Je crois qu'il est très important qu'un petit séminaire renferme tous les degrés de l'enseignement classique. S'il en était autrement, ceux des élèves en qui la vocation ecclésiastique ne se serait pas développée de bonne heure, seraient obligés d'aller achever leurs études dans d'autres établissements pour se préparer aux épreuves académiques placées à l'entrée des carrières libérales.

« Beaucoup de familles hésiteraient dès lors à nous confier leurs enfants, bien des vocations seraient perdues. Je suis de plus très persuadé que l'esprit général d'un collège dépend en partie de la classe qui forme la tête et, pour ainsi parler, l'aristocratie intellectuelle de cette petite société.

« Le caractère plus ou moins sérieux de cette classe influe sur toutes les autres. Les rhétoriciens laissent à cet égard quelque chose à désirer ; ils sont plus préoccupés des mots que des idées, de la forme que du fond. Leur pensée ne creuse pas, pour ainsi dire, le sol de leur intelligence ; leur imagination court après les fleurs qu'il offre à sa surface. C'est tout le contraire pour la classe de philosophie. Elle a un caractère plus sérieux, plus grave. Elle communique aux élèves des autres classes, avec lesquels elle se trouve mêlée, quelque chose qui élève leur esprit à un certain degré et qui se communique de proche en proche jusqu'aux derniers rangs. Il faut avoir étudié bien attentivement l'essence intime d'un collège pour avoir pu y remarquer les effets de cette espèce de fluide intellectuel qui part de la tête. Mais je me suis trouvé à portée de pouvoir les observer pendant les dix ans que j'ai consacrés à la direction de Juilly, et je suis demeuré convaincu qu'un collège privé du cours de philosophie n'est pas seulement incomplet, mais qu'il est de plus affaibli par l'absence d'un élément de force et de succès destiné à exercer une heureuse influence sur les autres. »

La plupart des évêques partageaient les sentiments de Mgr de Salinis, mais ils n'osaient pas les exprimer devant l'attitude prise par M. Carrière, le supérieur général de Saint-Sulpice.

Ce vénérable personnage, dont la Compagnie dirigeait alors en France une vingtaine de grands séminaires, voyait dans l'étude de la philosophie au collège une cause de diminution des vocations ecclésiastiques. Les supérieurs des maisons ainsi critiquées indirectement répondaient qu'elles formaient pour la plupart un grand nombre de prêtres dans les dix-huit diocèses où le cours existait au petit séminaire. M. Carrière alléguait toujours qu'un arrangement différent rendrait encore plus florissant le recrutement du clergé. Une lutte s'engagea entre les deux séminaires, dans tous